

LES MIROIRS DE L'ÂME

PAR CHARLOTTE MUTSAERS

Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

L'homme est donc sa tête. Le professeur N. Frijda, psychologue, expert en émotions et physionomiste, ne partage pas du tout cette opinion. Pour lui, c'est le tronc qui est primordial. Dans sa remarquable thèse *De betekenis van de gelaatsexpressie* (Que signifie l'expression du visage?) - le mot *visage* renvoyant invariablement à une image élevée de l'homme -, on peut lire: «Pour ce qui est de l'expérience de soi, de même que pour la perception de l'autre, c'est le tronc qui est le véritable noyau de la personne, autant dire: la personne elle-même.»

Afin d'étayer ce point de vue, il fait appel non seulement aux Grecs de l'Antiquité, qui situaient le moi au niveau du diaphragme, le *frèné* (du reste, une petite partie de l'ensemble du tronc), mais aussi à la notion de contact sexuel. Selon lui, le toucher d'un membre, quel qu'il soit, demeure toujours quelque peu *périphérique*, tandis que le contact entre deux troncs serait direct, «aussi bien au sens psychique que spatial»! Cette conception transcendante de la sexualité n'est pas rare et loin de moi l'idée de la lui reprocher (encore que je ne la fasse absolument pas mienne, car, pour moi, faire l'amour avec les mains n'a rien de périphérique, et j'ai toujours regretté que l'on ne puisse baiser avec les yeux, ou fort éloignés l'un de l'autre), mais que le tronc soit le véritable noyau de la personne, ce ne sont, s'il m'est permis de le dire, que des balivernes. Les fruits, les crayons et les œufs possèdent un noyau, mais pas les êtres humains, et encore moins un «véritable noyau». Les êtres humains portent simplement leur noyau - leur «noyau de cerise» - tout en haut. Si l'on doit de nos jours placer sur un socle l'une ou l'autre célébrité, c'est toujours la tête que l'on choisit (éventuellement avec les épaules pendantes, comme pour Multatuli¹), et jamais le tronc isolé, vous ne croyez pas? A-t-on jamais vu un timbre représentant le torse d'une tête couronnée? Il suffit de se plonger dans l'ouvrage fascinant du dr. J. Zeldenrust, *Forensische pathologie* (Pathologie légale), pour se rendre compte à quelle délirante difficulté se heurte quiconque doit identifier un tronc dépourvu de tête. Il n'est pas jusqu'aux parents ou aux époux qui n'aient le plus grand mal à reconnaître le corps familier ou chéri, cependant que la tête, isolée du reste, ne leur pose aucun problème, à moins



qu'elle n'ait été gravement endommagée. Testez la chose par vous-même. Faites faire secrètement des photographies de votre torse et montrez-les à l'él(u) de votre cœur. Avez-vous la moindre chance que l'on vous déclare: «Tu es à ton avantage, sur cette photo»? Bien sûr que non. Vous ne serez même pas reconnu: ce n'est pas vous.

Pourquoi beaucoup de personnes redoutent-elles de se rendre chez le dentiste? Parce qu'il se tient *trop près*, parce que, en passant par notre tête, il menace l'intérieur de nous-mêmes. Ce qu'il fore, c'est bien plus qu'une simple dent!

Il est une chose que j'ai sans cesse reportée, mais il est temps dorénavant que je vous la soumette: la photographie.

Je le reconnais sans détour: la photographie exposée ici me fascine depuis de nombreuses années et tout ce texte s'y raccroche. Elle provient du magazine berlinois quadrilingue *Krieg dem Kriege!* (*Guerre à la Guerre! War against War! Oorlog aan den Oorlog!*), publié après la Première Guerre mondiale, dans l'espoir présomptueux que la vue de tant d'horreurs disposerait l'homme à davantage de pacifisme. L'horreur comme leçon. Nous voyons ici une tête après qu'elle a été soumise à ce que l'on nomme un bain minéral. La lugubre légende, «Le traitement d'eaux minérales des prolétaires», est l'écho d'un mot de Hindenburg, qui prenait un tel foutu plaisir à faire la guerre qu'il laissa un jour échapper cette remarque: «La guerre me fait autant de bien qu'une cure thermale.»

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai réussi à partager avec personne ma fascination pour cette photographie. Raison pour laquelle j'ai commencé par la placer dans un contexte acceptable avant de la montrer. Ne l'abîmez pas, ne la déchirez pas tout de suite, mais regardez-la attentivement. Le secret de cette photographie se cache en effet dans le contraste suivant:

l'effroi qu'elle suscite et la violente attirance qu'elle exerce malgré tout. Pour traduire l'antagonisme de ces deux expériences, les gens ont inventé un terme: *le sensationnel*. Cela aurait pu demeurer anodin si ce concept n'était pas apparu sous un jour aussi scabreux, car on aurait dorénavant presque honte d'éprouver, pour sincère qu'elle soit, pareille fascination.

Au nom du ciel, que peut donc bien avoir l'intellectuel moyen contre le sensationnel? Pourquoi cet intérêt porté à toutes sortes de catastrophes, d'horreurs ou d'accidents *n'est-il pas comme il faut*? Qu'est-ce qui peut bien pousser l'homme civilisé à rejeter avec tant de rigorisme précisément toutes ces choses à l'état brut, non stylisé, pour lesquelles tout le monde, depuis sa plus tendre enfance, affiche une curiosité insatiable parfaitement naturelle, et qui sous-tendent tout ce qui est artistique et littéraire?

Dans *Les Larmes d'Éros*, Georges Bataille déclare à propos de Sade qu'il ne pouvait supporter sa vie qu'en se représentant l'insupportable. L'horreur comme consolation. Pensez-y les jours où vous serez tenté de vous gausser de la curiosité malsaine d'autrui. À cela s'ajoute que, parmi tout ce matériau grossier qui passe pour du sensationnel vulgaire, se trouve parfois une forme d'art involontaire. Je ne vise aucun ready-made en particulier, mais ces choses qui, sans qu'une main d'artiste s'en soit mêlée, ont été - hasard ou pur vandalisme - à ce point mutilées que, dans leur état de délabrement, elles vous remuent autant, sinon davantage, qu'une œuvre d'art intentionnelle. J'irai jusqu'à compter parmi elles la Vénus de Milo car, en dépit de sa tête d'un blanc neigeux et de son tronc, ce sont précisément ses bras tronqués qui appellent les baisers. (Forme absente, fond présent!)

L'art de qualité ne se contente pas de bouleverser notre cœur et notre cerveau, il soulève également une kyrielle de questions, dont la toute première est: qui suis-je?

La première fois que j'ai vu cette photographie, j'ai eu le réflexe de porter la main à mon nez. C'est à cet instant seulement que j'ai pris conscience que la partie disparue du visage possédait la forme d'un nez. J'en ai eu le vertige. Phénomène incroyable: ce qui n'est pas là possède une forme, et le vide «occupé» par cette forme suggère, à l'inverse et dans une dimension supérieure, ce dont il a pris la place!

Ensuite ont surgi les questions:

- Pourquoi la vue d'une tête défigurée est-elle infiniment plus difficile à supporter que celle d'un invalide privé de bras et de jambes?

- Combien de parties peut-on ôter à une tête avant de ne plus avoir affaire à une personne?

- Quelle force a poussé l'homme «rafistolé» à faire briller une fois de plus ses boutons de cuivre et à poser en tenue militaire? Sa nature de soldat n'a-t-elle donc pas été affectée?

- Quelle est la partie la plus importante du visage?

- Les yeux sont-ils encore capables, dans un contexte aussi mince, d'exprimer quelque chose, autrement dit: les yeux «fonctionnent»-ils encore sans nez?

Afin de résoudre les deux derniers problèmes, j'ai dessiné et découpé une dizaine de nez, avec leur arc de Cupidon, cette fossette qui surmonte la lèvre supérieure. Mais j'ai eu beau affubler ce profil misérable de toutes sortes de nez - grand, petit, gros, fin, recourbé, grec, pointu, épaté, en trompette ou droit -, l'œil n'a pas cessé de regarder tristement pour autant, continuant à exprimer cet effroi qui tournait dans la tête: je ne peux plus parler, je ne peux plus embrasser, je ne peux plus manger, je ne peux plus rire, je ne peux plus bâiller, je ne peux plus sentir, jamais plus personne ne me dira: Ich liebe dich (Je t'aime, I love you, Ik houd van je) et jamais plus moi-même je ne dirai: Ich liebe dich (Je t'aime, I love you, Ik houd van je). Être *et* ne pas être, telle est la question!

L'homme est sa tête, et même si aucun homme ne possède un noyau à l'intérieur de soi, ou une âme, les miroirs de l'âme existent bel et bien. Cette photographie en est la preuve.

Extrait de *Kersebloed* (Sang de cerise), De Bezige Bij, Amsterdam, 2009, pp. 16-21.

Note : Écrivain néerlandais (1820-1884).